



Conférence

De l'Académie du Var à l'Académie Française: Jean Aicard et Toulon.

par Monique BROUSSAIS

mardi 18 février 2014

Compte-rendu de la conférencière, mise en page de Michel Régniès

Société Hyéroise d'Histoire et d'Archéologie

C'est le 26 janvier 1870 qu'un jeune homme de vingt et un ans a prononcé son discours de réception devant les membres de la Société académique du Var. Élégant, de fière allure, d'une voix très particulière qui en fait « un lecteur étonnant et éblouissant », le jeune Jean Aicard se présente simplement: « poète ». Sa toute première œuvre « Les Jeunes Croyances », publiée à l'âge de dix neuf ans, est déjà un essai plein de promesses dans lequel on sent déjà son amour pour la Provence,

Nestor Noble, l'un des plus brillants avocats du barreau de Toulon, secrétaire de la Société Académique répond avec beaucoup d'enthousiasme à ce discours:

«...Vous êtes le poète de la jeunesse, le poète de l'amour, le poète de ce qui est honnête, le poète vrai....»

Et bénissez, jeune poète, l'aurore qui luit à vos vingt ans et le jour qui se lève devant votre âge viril, bénissez les de votre génie poétique....»

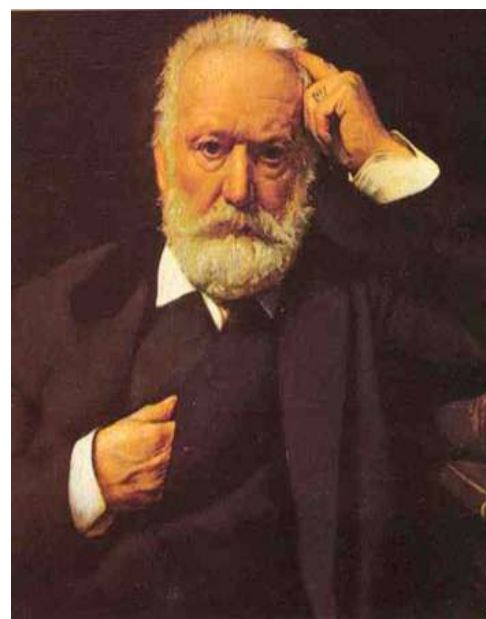
Nestor Noble connaît bien l'histoire de ce jeune Aicard qui a vu le jour à Toulon, rue de l'Ordonnance en 1848 de mère inconnue et qui est né d'une union inavouable issue d'un milieu libéral, communautaire et libertaire Saint Simonien. Jean François Aicard, son père, qui a déjà trois enfants de la célèbre féministe Pauline Roland, séduit Victoire André, l'épouse de son meilleur ami. Une mère belle mais souvent absente, un père intelligent mais à la vie mouvementée qui meurt brutalement font du petit Jean un orphelin de cinq ans. L'amour que déploieront ses grands parents paternels et maternels puis, plus tard, sa demi sœur Jacqueline André Lonclas ne lui fera jamais oublier ses premières souffrances.

A l'âge de dix ans, on l'envoie à Mâcon, au collège, au pays de la neige où il aura pour correspondant Lamartine, ami du nouveau compagnon de sa mère, Alexandre Mouttet, avoué au barreau de Toulon. Malgré l'admiration qu'il voue au grand poète, Jean, s'ennuie loin de sa Provence natale. Cependant, son travail scolaire est sérieux. Il excelle dans les matières littéraires, couronné par des prix reçus en fin d'année 1858. Sa famille jugeant son éloignement douloureux l'inscrit au lycée de Nîmes où il passera son baccalauréat.

Il envoie à Guernesey un long poème à Victor Hugo qu'il admire. Victor Hugo, touché par ce jeune homme de seize ans lui écrit:

« Vous avez bien fait de m'envoyer des vers. Ils sont émus et touchants... »

On y sent la palpitation d'un jeune et noble esprit. Courage mon doux poète, adorez passionnément la justice et la liberté et aimez moi un peu. »



Victor Hugo

La réponse à cette audacieuse initiative sera suivie d'une longue et affectueuse correspondance qui ne cessera qu'à la mort du grand écrivain. .

Jacqueline André, sa demi sœur, jeune veuve d'un officier de marine, Jean Baptiste Lonclas, hérite de la Bastide des Lauriers à La Garde. Elle se rapproche du jeune Jean auprès duquel elle jouera le rôle de mère, d'amie, de confidente. C'est à elle qu'il dédie en 1867 les « Jeunes Croyances ».



Jean Aicard

Après des études de droit à Aix en Provence, il se dirige vers le journalisme. En avril 1873, un concours régional est organisé par la ville de Toulon. Jean Aicard recevra une médaille d'or de l'Académie pour son poème sur Pierre Puget. A l'entête de ces vers consacrés à l'illustre sculpteur des atlantes (les fameuses cariatides chères au cœur des toulonnais), Jean Aicard écrit :

« A ma ville natale, Toulon, ces vers sont dédiés »



« Vilains Bonshommes »

Ecrivain infatigable aux multiples facettes, chroniqueur, nouvelliste, dramaturge, critique, romancier et poète, Jean Aicard partage son temps entre Paris et la Bastide des Lauriers à La Garde (Il avoue ne pouvoir écrire que dans ce lieu où il aime recevoir ses amis) ... Ses amis, il en aura beaucoup à commencer par le groupe turbulent des « Vilains Bonshommes » immortalisé en 1872 par Fantin Latour. sur lequel figurent Verlaine et Rimbaud.

Introduit dans les milieux littéraires, fréquentant les salons, en particulier celui de Juliette Adam, il rencontre les célébrités artistiques, politiques, militaires et religieuses de son temps.

Beaucoup d'entre eux seront reçus à La Garde: Mistral, Pierre Loti, Georges Hugo ou Michelet pour ne citer qu'eux.



Villa « les Lauriers »

Avec lui, ils découvrent le Var qui offre deux mondes d'un côté la mer, de l'autre la forêt. Jean Aicard apprécie les deux, les connaît bien et a su faire partager son attachement admiratif dans son ouvrage « Poèmes de Provence » édité en 1873.

Attaqué par ceux qui lui reprochent de ne s'exprimer qu'en français et sembler renier la langue provençale Jean Aicard répondra:

« Penser en provençal mais écrire en français en des vers qui à leur manière laissent deviner par transparence le genre des idiomes locaux...Il m'a semblé que c'était la langue naturelle d'un poète qui veut raconter la Provence moderne »



Jean Aicard

Amoureux de la Provence, Jean Aicard a une passion pour sa ville natale Toulon. Il vibre avec cette ville, la défend, la soutient, la décrit :

«Toulon, ville militaire qui nous envoie tous les matins des sonneries de clairon, des bruits d'artillerie... La colline qui porte à son sommet comme une couronne le rempart d'une forteresse est formée de rochers bleuâtres entre lesquels poussent des pins verts et des chênes kermès... De ces hauteurs, la ville de Toulon apparaît comme un vaste arsenal plein des rumeurs du travail et de la guerre. »

Mais c'est surtout dans son roman « Le Pavé d'Amour », paru en 1892, qu'il rend le plus bel hommage à sa ville natale. A la manière d'un chroniqueur ethnologue, il rend compte des grandes fêtes et manifestations qui s'y déroulent: la fête Dieu et ses marchandes de belles « ginesto » odorantes et lumineuses déversées sur le passage de la procession, une prise d'armes sur la place d'Italie, l'escadre de Toulon quittant les îles d'Hyères et rentrant dans la rade en simulant l'attaque et la prise de la ville, un concert de la Musique de la Marine. Il n'oublie pas non plus les fêtes patronales au caractère rustique, leurs bals entourés d'arcs de verdure et de fleurs, la messe de minuit à l'église Saint Pierre, une crèche vivante rue de l'Asperge.

Toute cette vie dominée en plein ciel par la haute silhouette du Faron :

« ...presque une montagne tout en roches grisâtres, bleutées, violacées sous les transparences jaunes de la lumière du soir; avec de grands plis sombres, verticaux ou obliques, creux de grands ravins plein d'ombre. »

Toulon si bien décrite, ingrate ville natale ne saura pas rendre à l'écrivain l'hommage que certains souhaitaient. En 1926, une véritable bataille entre les partisans et opposants pour l'attribution du nom de Jean Aicard au Lycée de Toulon alimentera les chroniques des journaux locaux . Finalement, c'est la ville d'Hyères qui donnera son nom à son lycée suivie par sept écoles élémentaires varoises.

Une bonne façon de rendre un hommage mérité à Jean Aicard qui vouait une admiration particulière aux maîtres d'école, à ces hussards noirs qui se sont investis corps et âme pour mettre en place l'Ecole de la République chère à ses amis Jules Ferry, Ferdinand Buisson, Ernest Lavisse, Victor Hugo et bien d'autres.

Sur leurs instances, Jean Aicard paraît dans de nombreux manuels scolaires ce qui confirme sa popularité. Les écoliers le lisent, le récitent, étudient ses textes et ses belles leçons de morale.

Il s'est aussi attaché à l'enfance malheureuse, se rendant souvent dans les institutions toulonnaises recueillant des orphelins ou de jeunes handicapés. On pouvait le rencontrer à l'Institut de La Providence du Pont de Bois ou à l'Institut municipal des sourds et muets situé dans le quartier Brunet ou bien encore soutenant les actions de l'association intitulée «Protection de l'enfance maltraitée ou moralement abandonnée ».

Il réserve beaucoup de ses écrits aux femmes de sa vie : celles de sa famille, sa mère fugitive, sa grand-mère, sa tante, sa sœur aimante et très proche mais aussi à des femmes troublantes rencontrées au hasard de ses nombreux voyages.

Il croisera aussi des femmes pleines de charme pour lesquelles il écrira de délicieux et charmants poèmes.

D'autres femmes excessives ou instables ont été aussi la source de conflit et de douleur.

Nous ne pouvons occulter ses rapports et la correspondance parfois tumultueuse qu'il eut avec Sarah Bernhardt qui joua à Orange, pour son « cher ami Jean », « la Légende du Cœur ».

Et enfin nous n'oublierons pas la jeune Violette Pictet la fille d'un physicien genevois de renom. Elle n'a que 17ans. Jean est séduit par cette jeunesse frivole qui se définit comme « une damnée qui apporte le désespoir et la souffrance » et qui déclare aimer le badinage mais lui donner « une affection vraie»



Sarah Bernhardt

De cette liaison naîtra en 1898 à Carqueiranne, Jacques Michel Raymond Jean Aicard. Violette a vingt et un ans, Jean cinquante. Peu à peu, la passion est remplacée par une « pitié affectueuse » chez la jeune femme et une jalousie mêlée de doute et de soupçon chez l'écrivain qui un jour a déclaré : « Le secret des maternités n'est qu'aux mères »

Jean Aicard est aussi un grand voyageur. De Hollande, de Tchécoslovaquie, de Suisse, du Maghreb... il rapporte de nombreuses impressions.

MAURIN DES MAURES

Joyeuses histoires de l'illustre Maurin et de Cabissol.



Maurin, grand chasseur et joyeux garçon, aimait les bonnes histoires. Il racontait volontiers celle des canards bien vendus. C'était celle d'un chasseur qui, rentrant bredouille, eut l'idée de tirer les canards d'une ferme. « Deux francs pour en tuer un, un seul, proposa-t-il à un brave paysan. — Si vous voulez », répondit l'autre



Et le chasseur tua son canard. « J'en tuerais bien un autre, dit-il, voilà trois francs... » L'homme ne répondit pas; le chasseur épaula donc et tua un second canard.



Mis en goût : « J'en tuerais bien encore un... Qu'en diriez-vous, brave homme? — Que voulez-vous que ça me fasse? Ils ne sont pas à moi! » répondit le paysan.

100. — La poule verte.

1. — Et pour ne pas être en reste avec Maurin, Cabissol conta à son tour une histoire : celle du perroquet de Marius.
« Voici quelques années, commença Cabissol, j'ai connu un

JEAN AICARD.

341

vieux paysan de la montagne qui s'appelait Marius-Sidoine Cabasse.

Cabasse vivait dans la bastide¹ où il était né, en pleine Provence, dans l'odeur de la farigoule², là-bas, là-bas, plus loin que Draguignan. Cabasse n'avait rien vu au-delà des clapiers qui formaient tout l'horizon de la bastide.

Il y avait à la même époque, dans les forêts de l'Amérique, un jeune perroquet qui vivait, mangeait, buvait, voletait, jacassait en oiseau libre.

Il arriva que ce perroquet fut capturé et vendu à un matelot de Marseille. A partir de ce moment, sans le savoir, pêcheur³! ce zoiseau, c'est-à-dire cet « oiseau » brésilien se mit à cheminer chaque jour un peu, par eau, par terre et par air, dans la direction de Draguignan, ou plutôt de la bastide où vivait Cabasse.

Il y a une destinée. Celle de ces deux créatures de Dieu était de se rencontrer un jour, contre toute attente, à travers toutes les difficultés.

Tout en revenant vers Marseille, le marin qui était le maître de Jacquot lui apprenait à parler le français de Provence, et l'animal, bien vite, le parla couramment, sans comprendre ce qu'il disait....

Quoi qu'il en soit, Jacquot était déjà beaucoup plus savant et surtout plus expérimenté que Cabasse, par la raison qu'il avait déjà vu des hommes, tandis que Cabasse n'avait jamais vu de perroquet.

Et puis, il faut bien le dire, les paroles que répètent les perroquets tombent quelquefois avec tant d'à-propos, qu'ils vous ont l'air d'avoir une intelligence surprenante....

2. — Le maître de notre perroquet tomba *malade* à bord du bateau, dès le premier jour de la traversée que le mauvais temps prolongea d'une quinzaine. L'oiseau *familier* perchait nuit et jour au bord du hamac⁴ de son maître, et il se fortifiait d'heure en heure dans la connaissance du provençal.

Le bateau passa un temps à Marseille, puis il arriva un beau soir dans le port marchand de Toulon.

Le matelot, descendu à terre, croyant son perroquet plus apprivoisé qu'il n'était en réalité, négligeait souvent de le mettre en cage.... Il le laissait libre dans sa chambre. Un *matin*, Coco s'envola. Son maître eut beau le suivre en criant : « Coco! Coco! » par

Maurin des Maures

Ayant découvert Solliès-Ville au cours d'une promenade Jean Aicard y achète une maison « blottie contre l'église » et y écrit « Forbin de Solliès ou le Testament du Roi René ». Cette pièce fut jouée en 1920, sur les ruines du château des Forbin à Solliès-Ville par la Comédie française venue de Paris, devant un parterre d'élégantes personnalités mais aussi devant les paysans de Solliès qui étaient heureux de participer au triomphe de celui qu'ils avaient voulu pour maire.

Enfin lors d'un séjour à Paris, deux ans après son élection à la tête de cette commune, Jean Aicard décède en mai 1921 et sera enterré au cimetière central à Toulon.